

G U O S O N G F E N

RÉCIT DE LUNE

*Traduit du chinois (Taiwan)
par Marie Laureillard*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite
d'aucune manière que ce soit sans la permission de l'Éditeur,
à l'exception d'extraits à destination d'articles
ou de comptes rendus.

Ouvrage traduit avec le concours
de Centre national du Livre.

Titre original: *Yue Yin*

© Guo Songfen, 2001.

© Zulma, 2007, pour la traduction française.

ISBN: 978-2-84304-430-4

N° d'édition: 430

Dépôt légal: octobre 2007

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site
www.zulma.fr

Z



[CHAPITRE I]

la fin de la guerre, Tiemin, mis en congé
VERS par la soixante-troisième armée, rentra
chez lui sur un brancard.

Aussi la mère de Wenhui douta-t-elle quelque peu de l'opportunité du mariage des jeunes gens. Wenhui, pourtant, ne pouvait déjà plus contenir sa joie, elle bondissait d'allégresse dès qu'il était question de Tiemin.

De retour à Taipei de la campagne où elle avait été évacuée, elle avait à nouveau revêtu l'uniforme d'élève du lycée de filles Numéro Trois.

Dans ses instants de solitude, elle se regardait dans le miroir, les yeux vides, perdue dans de douces rêveries dont elle ne pouvait s'arracher

avant un long moment. Lorsque sa mère l'appelait, c'était comme si elle s'éveillait d'un songe. Elle s'éloignait du miroir à regret, s'emparait du panier à provisions pour se rendre au marché et, solitaire et rêveuse, déambulait dans les rues en imaginant sa vie future de femme mariée. Si elle avait manqué d'entrain au plus fort de la guerre, elle était animée à présent des pensées les plus gaies. Elle avait retrouvé son petit pas rapide qui faisait naître un souffle d'air dans son sillage.

À chacune de ses sorties en ville, elle ne pouvait réprimer un cri d'étonnement. Elle n'aurait jamais pensé que Taipei avait été à ce point bombardée¹. Certaines maisons, certaines rues qu'elle avait arpentées avec Tiemin avant la guerre n'existaient plus.

En mars, les dernières brigades mixtes, parmi lesquelles de nombreux soldats taiwanais, étaient parties vers le Pacifique. Dans leurs rangs se trouvaient des parents de personnes de sa connaissance, des frères de ses camarades de lycée.

La maladie de Tiemin avait beau être grave, elle lui permettrait de rester chez lui jusqu'à la fin de la guerre sans retourner au front. Quoi de plus réconfortant ? Pour elle qui l'avait douloureusement attendu pendant si longtemps, l'avoir à son côté, même faible et malade, suffisait à transformer ses

souffrances en joies. Il lui semblait que, pour peu qu'ils aient confiance en l'avenir, une vie heureuse allait se déployer devant eux.

Songeuse, elle marchait dans les rues en ruines, envahie par une sensation de bien-être. Alors que sa mère était en proie à une tristesse irrépressible face au chaos provoqué par la guerre, elle ne pouvait plus cacher sa joie.

Ce matin-là, le ciel pâlisait au chant des mésanges. Bientôt, les rayons du soleil levant atteignirent la moustiquaire de Wenhui, qui s'éveilla comme si elle avait été malade. Elle ouvrit des yeux encore embrumés, se blottit paresseusement dans son lit, étreignit la couverture en goûtant à nouveau le sentiment de bonheur qui était venu lui gonfler le cœur depuis quelques jours.

Durant la dernière année, les informations en provenance du Pacifique avaient toutes été plus alarmantes les unes que les autres. Elle ne savait plus combien de vœux elle avait formulés dans le secret de son âme, priant sans cesse pour que Tiemin puisse revenir sain et sauf et rester à Taiwan.

À l'époque, on entendait dire de tous côtés que Taiwan était le front de défense le plus avancé du Japon. Les lycéens constituaient les forces de réserve. Le lycée s'était déjà transformé en terrain

d'entraînement militaire pour les jeunes recrues qui étaient toutes incorporées à la soixante-troisième armée. Si cela continuait ainsi, il deviendrait la caserne de l'armée de réserve.

Wenhui n'avait plus qu'une idée en tête. Elle était prête à endurer tous les tourments du monde pourvu qu'elle pût vivre un jour avec Tiemin, elle était décidée à affronter les plus grandes épreuves si souffrir davantage pouvait le lui ramener plus sûrement.

Une fois, elle entendit ses parents raconter qu'un cousin éloigné s'était échappé dans la nuit de l'hôpital psychiatrique du quartier de Songshan. Il avait été retrouvé mort le lendemain sur la voie ferrée menant à Jilong. On racontait que la gestion de cet hôpital laissait à désirer au point d'inciter les malades à s'enfuir. L'établissement manquait d'infirmières, car les jeunes diplômées refusaient d'y être affectées.

« Il arrive que les malades se mettent à battre les infirmières sans raison. »

« Eh bien, moi, j'irai » pensa Wenhui, en entendant ces propos. Elle qui n'aurait jamais imaginé le dire à voix haute cria si fort qu'elle s'en étonna elle-même. À peine fut-elle remise de sa surprise que les autres commencèrent à plaisanter.

En octobre, la guerre finit par arriver à Taiwan.

Des avions descendirent en piqué les uns après les autres en rasant les toits. Après l'annonce de la fin de l'alerte, on s'aperçut que les batteries anti-aériennes avaient été bombardées.

Peu de temps après, des B-29 apparurent dans le ciel de Taipei. Les escadrilles, qui volaient très haut dans les nuées, firent trembler les vitres de toutes les maisons.

On disait que les lycéens allaient être enrôlés. En attendant, ils étaient tous employés comme soldats d'artillerie.

Réfugiée dans une tranchée antiaérienne, Wenhui avait l'esprit ailleurs. Elle songeait qu'elle ne reverrait peut-être plus jamais Tiemin. Les rues étaient remplies de motocyclettes et de véhicules militaires décapotables. On y voyait aussi passer à cheval des cavaliers portant un sabre au côté.

Lors du premier bombardement par des B-29, une « ligue des femmes » se constitua dans le voisinage. Ces femmes se retrouvèrent régulièrement, à quelques jours d'intervalle, pour des exercices de sauvetage dans la rue.

Un chef d'escadron japonais armé d'un sabre arriva du camp militaire. Assis dans le side-car d'une moto, il tenait serrée la poignée de son sabre de sa main gantée de blanc. Avant même d'arriver, il s'était déjà composé un visage grave, comme s'il

allait devoir faire face à un ennemi redoutable.

Devant la porte fermée du bureau de poste, il admonesta la « ligue des femmes ». Une main posée sur son sabre, il agita l'autre sans discontinuer. Wenhui se tenait dans les rangs, suant à grosses gouttes sous son épais masque de protection. Ses oreilles tintèrent, elle fut prise de vertiges. Elle n'entendit plus les remontrances véhémentes de l'officier japonais.

Depuis quelque temps, parmi les nouvelles circulant d'une famille à l'autre, l'expression « mort glorieuse » revenait souvent. On parlait de « mort glorieuse » dans les îles de Saipan, de Guam ou d'Iôjima... Le moment viendrait où ces îles du Pacifique seraient dévastées les unes après les autres. Elle venait d'entendre le chef d'escadron jurer de défendre jusqu'à la mort le pont de Taipei, dont on ignorait si, à terme, il serait détruit à son tour. On annonça alors un débarquement ennemi dans la commune rurale de Bali.

L'année suivante, alors qu'elle séjournait au bord de la mer, Wenhui poussa un cri de frayeur en pleine nuit et bondit hors de son lit. Hébétée, elle resta assise un moment, trempée de sueur, écoutant son cœur battre à tout rompre dans sa poitrine.

Sa mère, qui dormait auprès d'elle, s'était réveillée en sursaut. Après s'être retournée pour se

rendormir, elle dit à sa fille en rêvant à demi :

« Tu es sottte, il ne peut y avoir d'alerte à la campagne. »

Dans son demi-sommeil, Wenhui se mit à soliloquer :

« Ce n'est pas l'alerte, c'est un oiseau. »

Un moment plus tard, seul lui parvint le bruit des vagues en furie.

La mer était si vaste, si effrayante. Et la nuit si calme.

C'était l'époque où, avec sa mère, elle avait été évacuée de Taipei et envoyée à Wuqi, sur la côte.

Elle n'avait pas vraiment entendu de chant d'oiseau. Avait-elle fait un cauchemar ? Elle se laissa retomber sur son lit pour dormir et se souvint de Taipei, si loin à présent. Elle songea à Tiemin, qui était sur le point d'être enrôlé, ne sachant s'il risquait encore de cracher du sang.

Un mois avant son départ de Taipei, il s'était trouvé en vacances. Ils avaient vu le dernier film de la soirée au théâtre Numéro Un de Taipingting. En sortant, exposé à un courant d'air, il avait été saisi d'une quinte de toux, avait appuyé ses mains sur son torse maigre, puis avait craché du sang.

Les vagues impétueuses lui évoquaient l'accès de toux de Tiemin au cœur d'une nuit sans lune. Elles roulaient sur elles-mêmes, déferlaient sans

jamais s'arrêter.

Wenhui avait secrètement gardé le mouchoir taché de sang de Tiemin.

Elle se souvenait que lors de leur premier rendez-vous ils s'étaient également rendus pour la soirée au théâtre Numéro Un. Ce soir-là, il était sorti de chez lui fiévreux et l'avait attendue sous les arcades situées face au théâtre. Quand elle l'avait aperçu de loin, elle avait couru vers lui.

Le dernier film avait déjà commencé. Les lumières du théâtre venaient de s'éteindre lorsqu'elle s'était élancée à sa rencontre. La façade si brillamment éclairée avait été plongée tout à coup dans l'obscurité de la rue. Il se tenait près du caniveau. Il l'avait vue arriver et l'avait accueillie avec un sourire dans la pénombre. Ce sourire, pourtant, n'avait pu cacher son air souffrant.

« Tu ne te sens pas bien ? » lui avait-elle alors demandé, hors d'haleine.

Ils étaient entrés dans le théâtre et s'étaient assis dans un coin désert. Elle avait serré sa main brûlante entre les siennes sans s'apercevoir qu'il était déjà malade, puis elle lui avait demandé à voix basse, dans la pénombre :

« Tu regrettes ? »

Elle voulait parler de la soirée d'écriture qu'il avait sacrifiée pour aller au cinéma avec elle. Il avait sorti

un mouchoir qu'il avait pressé contre sa bouche avant de répondre en toussotant légèrement :

« Non. »

Le jour où Wenhui avait quitté Taipei, après avoir rassemblé ses bagages, elle avait regardé de tous côtés sur le quai, mais n'avait pas trouvé trace de Tiemin. Malgré sa promesse, il n'était pas venu. Lorsque le train s'était ébranlé, elle ne l'avait pas vu non plus. Il avait été retenu, l'armée ne lui avait pas accordé de congé. Elle apprit plus tard qu'il avait été envoyé avec les autres à l'aéroport de Yila en tant que soldat du génie.

Le soir du cinéma, en rentrant à la caserne, il s'était retourné et lui avait recommandé en criant de ne pas oublier de lui écrire. Durant tout le trajet en train, Wenhui avait tenu le mouchoir ensanglanté serré dans sa main. Les taches écarlates avaient déjà pâli, on eût dit des pétales de fleurs fanées à la lumière du jour.

En longeant la côte, le train avait filé à toute allure vers le sud en sifflant sans discontinuer, l'entraînant, de gare en gare, loin de Taipei, loin de Tiemin.

Après une nuit sans sommeil l'éclat de la mer sous le soleil avait durement frappé son visage.

Tiemin, ainsi, était devenu de plus en plus lointain. Ils s'étaient séparés dans une rue sombre et

pluvieuse. À la lumière blafarde des réverbères, une expression indéfinissable se lisait sur son visage. Sa mère l'avait remarquée, elle aussi, sitôt qu'elle l'avait vu.

La première fois que Wenhui l'avait rencontré, il se tenait assis dans un coin reculé de la pièce. C'était dans la demeure du professeur Sara. Nombre de ses amis de la revue se pressaient dans son salon ce soir-là, se souvenait-elle. Tiemin restait d'autant plus à l'écart que la conversation s'animait. Il n'avait pas proféré une parole. Plus tard, elle l'avait interrogé sur son silence, il avait seulement répondu qu'il avait eu envie de cracher du sang pendant toute la soirée.

— C'est la première fois que j'ai eu le pressentiment que j'allais cracher du sang.

— Pourquoi ?

Un jour, dans le petit train diesel grim pant au mont Ali, il avait été saisi d'un rire joyeux, un peu enfantin.

— Écoutez, on entend la mer ! avait crié quelqu'un.

— À deux mille mètres d'altitude ?

Tout le monde avait éclaté de rire.

— À moins que vous n'ayez des oreilles qui entendent à cent lieues à la ronde !

— C'est le bruissement des feuilles dans les arbres.

Tandis que le train gravissait la montagne, on entendait les genévriers rouges frémir au vent. Sur le mont Ali, avant le lever du soleil, il s'était livré à des exercices de gymnastique matinaux, légèrement vêtu, seul devant la maison de bois.

Lorsqu'on disait de lui qu'il était presque arrivé au terme de ses études secondaires et sur le point d'entrer en classe préparatoire, nul n'y croyait. Elle ne pouvait croire non plus qu'il avait déjà écrit une pièce de théâtre donnant une telle impression de maturité, lui qui paraissait encore si jeune.

Un jour, le professeur Sara avait parlé à Wenhui d'une pièce de théâtre en un acte que lui avait envoyée un élève du lycée Numéro Un de Taipei :

« C'est tout simplement un chef-d'œuvre. »

Il avait prononcé très distinctement en japonais le mot « chef-d'œuvre ». Un instant plus tard, il s'était soudain redressé sur son fauteuil en rotin.

« Vous voudriez connaître l'auteur de *la Fuite dans les nuages*, n'est-ce pas ? » avait-il demandé à Wenhui d'un ton réjoui, le sourire aux lèvres.

La jeune fille était alors occupée à trier des articles pour la revue *Littérature et Arts nouveaux de Taiwan* chez le professeur. La lumière pourpre du soleil couchant, à travers la porte en papier, illuminait les manuscrits qui jonchaient le sol à ses côtés. À ces mots, elle avait vu soudain passer des étoiles

brillantes devant ses yeux, mais elle était demeurée immobile, concentrée sur ses classements.

Sara Haruhiko était professeur de japonais au lycée de filles Numéro Trois. Wenhui avait écrit des petits textes en prose pendant le cours d'écriture qui lui avaient valu son estime. Par la suite, il l'avait souvent invitée chez lui à classer des articles pour la revue.

« Pourquoi ? »

Wenhui avait levé les yeux vers le visage livide de Tiemin.

« Pourquoi as-tu eu le pressentiment que tu allais cracher du sang ? »

Troublé, il n'avait su que dire. Après un long moment, il avait répondu évasivement :

– Peut-être parce que je n'aimais pas parler de politique.

— Mais tu n'as pas du tout parlé.

Ce soir-là, le plus disert avait été le professeur Sara.

« Voyez un peu ce que donne la politique de la marche vers le Sud², cette fois-ci ! » s'était-il écrié.

Ses paroles avaient jeté un froid dans le salon jusque-là si animé. En une fraction de seconde, l'atmosphère était devenue pesante, tous les invités s'étaient tournés vers lui. Le professeur, après avoir tenu ce propos, avait levé sa tasse de thé noir anglais

et l'avait approchée de ses petites moustaches grisonnantes. Il avait esquissé un sourire de défi en pinçant ses lèvres.

Tout le monde s'inquiétait toujours pour lui dans ces moments-là. Comment pouvait-il aborder ainsi un tel sujet ?

C'est alors que Wenhui avait vu Tiemin blêmir dans le coin de la pièce où il se tenait. Parler politique en présence de Japonais mettait toujours les gens mal à l'aise. Se pouvait-il que son envie de cracher du sang lui fût venue pour cette raison ?

Le professeur Sara n'avait pas poursuivi, comme si cette brève phrase avait suffi à exprimer son opinion sur l'armée japonaise.

De retour d'un voyage au mont Ali où il avait emmené ses collègues de la revue, il reçut tout à coup du gouverneur général l'ordre de démissionner. L'été tirait à sa fin, le nouveau semestre allait commencer. Il y avait déjà plusieurs jours qu'il avait appris qu'il devrait quitter Taiwan.

À la rentrée, un autre professeur de japonais le remplacera. À la fin du cours, les élèves se lancèrent dans une conversation très animée à son sujet. Le professeur Sara était un élément dangereux, disait-on. Wenhui avait également entendu d'autres personnes tenir ce genre de propos. Tous les matins, en ouvrant le journal, elle cherchait des

nouvelles de sa démission.

Deux ans auparavant, un Japonais du nom de Kitamura Kôji, spécialiste de stratégie au centre de recherches sur la guerre dans le Pacifique, avait soutenu financièrement un compositeur taiwanais. Suspecté de sympathiser avec la population locale, il avait été sommé de rentrer au Japon. Elle se souvenait qu'à l'époque, il avait été taxé dans les journaux de « faux élément éclairé ».

Contre toute attente, la veille de son départ de Taiwan, cet homme s'était suicidé à son domicile. Il avait invité son musicien de prédilection à venir le retrouver chez lui. Le jeune compositeur s'était présenté comme convenu. Arrivé devant la maison, il avait entendu le son entrecoupé d'un violon chinois à l'intérieur, mais il avait eu beau frapper à la porte à plusieurs reprises, personne n'était venu lui ouvrir. Lorsqu'il s'était enfin décidé à pousser la porte, l'instrument s'était tu. Le célèbre auteur de la *Méthodologie de la guerre dans le Pacifique* se tenait prêt pour le départ, assis le buste très droit dans son salon, serrant le violon chinois dans sa main. À l'instant même où son hôte était entré, l'homme assis en tailleur s'était incliné doucement vers l'avant, sans dire un mot. Il s'était effondré, mort, sur un coussin posé à terre, laissant à côté de lui une lettre expliquant qu'il souhaitait par cet acte

manifestar sa résistance aux autorités.

En rentrant du lycée, Wenhui trouva une lettre du professeur Sara écrite à la h te. Il les conviait, Tiemin et elle, à un rendez-vous d'adieu. La missive à la main, elle eut une sensation de froid dans tout le corps ; sur la feuille de papier, l'écriture dansante du professeur lui parut à la fois étrangère et lointaine.

Tous deux se rendirent promptement au centre-ville.   peine étaient-ils entrés dans le café où avait été fixé le rendez-vous qu'ils l'aperçurent, assis à l'écart, le visage impassible. Il leur sourit aussitôt en leur faisant un signe de la main. Comme s'il avait été de retour de quelque cérémonie officielle, il portait son costume de fonctionnaire en lin, d ment lavé, empes  et repassé, dont la blancheur contrastait avec sa chevelure grisonnante coupée très court.

Par la suite, Wenhui avait toujours éprouvé le même sentiment d'incompréhension au sujet de cette dernière entrevue.

Le professeur, bien qu'il les e t lui-même invités dans un café, ne se départit pas de son silence. Il se contenta de garder le sourire tout en buvant à petites gorgées son thé noir anglais dans la pénombre du soir, mais ce mutisme excessif révélait le trouble de son  me. Tous deux, fort inquiets de la

situation critique dans laquelle il se trouvait, ne savaient pas au juste ce qu'il convenait de lui dire.

C'était seulement aujourd'hui, alors qu'elle était déjà mariée, que la lumière se fit en elle. Lors de cette rencontre d'adieu, il lui avait semblé que le professeur avait quelque chose à leur dire bien qu'il fût resté silencieux. Même à l'ultime moment de la séparation, il avait gardé secrète sa pensée. Peut-être avait-il été désireux de les unir lui-même à la veille de son départ de l'île ? Hélas, il n'avait pu desserrer les lèvres.

« Si le professeur avait eu vent de notre mariage, il en aurait sans doute été ravi ! »

Cette exclamation échappa à Wenhui au moment de cette illumination soudaine, alors qu'elle se trouvait dans la maison japonaise où ils s'étaient installés après leur mariage.

En septembre, Wenhui avait quitté la côte pour rentrer en toute hâte à Taipei. La première fois qu'elle avait revu Tiemin, couché sur le côté, le visage exsangue, elle avait songé à lui faire don de son sang.

Peu avant l'arrivée de la guerre à Taipei, on avait découvert qu'ils étaient tous deux du groupe sanguin A. En apprenant cela, le professeur Sara avait ri : quelle chance, pour tous deux, d'avoir le même groupe sanguin ! À l'époque, Tiemin et elle

s'étaient promis secrètement de se secourir mutuellement si l'état de santé de l'un d'eux nécessitait une transfusion. Wenhui se réjouissait de cette similitude naturelle, dans laquelle elle voyait une nouvelle raison de croire à leur bonheur futur.

Après leurs retrouvailles à l'issue de la guerre, Tiemin, alité, malade, laissait toujours échapper de sa faible poitrine un petit cri de joie à sa vue. Peut-être entrevoyait-il, lui aussi, la vie heureuse à laquelle ils étaient promis ?

Elle se souvenait que sa mère lui avait dit alors :

« Les autres sont impatientes de mener une vie de jeune mariée, tandis que toi, tu es pressée de jouer les infirmières. »

À chaque fois qu'elle le voyait trempé de sueur pendant son sommeil, elle se rappelait ces paroles, impuissante. Que signifiaient-elles ? À présent, n'était-elle pas, elle aussi, une nouvelle mariée ? Du moins baignait-elle dans l'euphorie d'un jeune ménage.

Assise sur le tatami, elle s'emparait de temps à autre d'une petite serviette stérilisée pour essuyer avec précaution les gouttes de sueur perlant sur le visage de Tiemin, au risque de le réveiller dans sa somnolence de l'après-midi.

La bruine de décembre tombait sur le toit de la maison japonaise. D'humeur joyeuse, elle regardait

par la fenêtre. Bientôt, la pluie, traversant l'avant-toit par endroits, occulta de grands morceaux de ciel par-delà le muret.

Sa mère lui avait recommandé de laver chaque jour le plancher et les tatamis à cause du malade, de peur que les bacilles de la tuberculose ne se disséminent partout et prolifèrent. Wenhui avait les mains rouges et enflées à cause des désinfectants.

Elle n'avait jamais accompli de tâche aussi pénible auparavant, pourtant, elle ne s'était jamais sentie aussi heureuse. Ses deux pieds foulaient avec légèreté les tatamis fraîchement nettoyés, allant et venant sans relâche. Elle éprouvait une sensation de bien-être, comme si elle avait évolué sur de la glace.

Dans une lettre envoyée de l'armée, Tiemin avait mentionné le goût immodéré des tuberculeux pour la glace. Il lui avait souvent déclaré que le vent et la neige du nord lui manquaient particulièrement :

« Si je suis envoyé dans le Pacifique, on pourra vraiment dire que c'est un châtement du Ciel. »

Quand sa mère l'avait ramenée de Wuqi à Taipei, le train avait filé comme une flèche le long de la côte. Anxieuse, la bouche sèche durant tout le voyage, elle avait enduré les mêmes tourments que Tiemin. Alors qu'on venait de passer Banqiao, elle avait soudain senti une odeur de brûlé dans

l'air. Aussitôt, tout le monde s'était penché aux fenêtres. Quelqu'un avait déclaré que Taipei était encore en flammes.

Lorsque le train avait atteint la proche banlieue de la ville, les silhouettes sombres des maisons se découpaient sur le ciel embrasé à l'ouest. Les gens s'étaient battus pour apercevoir le nouveau visage de Taipei après les bombardements. Wenhui, elle, n'avait rien pu voir, elle avait seulement entendu, sous ses pieds, le ronronnement du train roulant à vive allure.

À peine arrivée à Taipei, elle se rendit chez Tiemin.

Elle l'épousa en hâte à la fin de l'automne.

Le mariage fut célébré très simplement, car il n'aurait pu en être autrement. Leurs parents et amis n'étaient pas encore revenus de la campagne où ils avaient été évacués, et il n'y avait aucun moyen de les joindre.

Après les bombardements, le quartier de Dadaocheng offrait un spectacle de désolation. Sous les arcades, on avait l'impression de se trouver dans un immense abri antiaérien. Les devantures des boutiques étaient closes, les rues désertes malgré l'ardent soleil. On distinguait seulement le claquement des socques de bois sur le sol, auquel répondait un lointain écho.

La mère de Wenhui eut toutes les peines du monde à se procurer des boîtes de conserve d'avant-guerre.

L'électricité n'ayant pas encore été rétablie, la pénombre envahissait la maison au déclin du jour. Le soir de leurs noces, ils allumèrent des bougies et rassemblèrent les éléments d'un dîner, mais le cœur n'y était pas.

Malgré cela, à la lueur vacillante des bougies, le visage de la mariée s'illumina de joie à plusieurs reprises.

Le marié chancela un peu à la fin du repas.

Le lendemain, il s'effondra. Dès lors, il resta couché dans sa nouvelle chambre d'une surface de huit tatamis. Pour ainsi dire, il ne se leva plus. Leur voisin de Dadaocheng, qui se mêlait de tout, murmura derrière leur dos que l'époux s'était écroulé avant même d'avoir pu honorer sa jeune épouse.

Avant leur mariage, cette maison avait été recommandée à la mère de Wenhui. On lui avait annoncé que la résidence était entourée de rizières et que, bien qu'un peu isolée, on y respirait un air pur, excellent pour la santé d'un malade. Avant le déménagement, elle avait montré la maison à deux reprises à Wenhui, qui s'en était éprise au premier coup d'œil. Elle était enthousiaste à la pensée de

quitter la vieille demeure sombre pour habiter avec Tiemin un lieu aussi spacieux et lumineux et y mener une vie champêtre de jeunes mariés.

La maison avait appartenu à un officier japonais. Lors d'une visite, Wenhui et sa mère apprirent que le propriétaire était un lieutenant-colonel de cavalerie. La nouvelle de sa mort dans le Pacifique était parvenue à sa famille quelques jours auparavant. La veuve n'avait pas d'enfants. Seule à présent, elle faisait partie des coloniaux japonais qui seraient bientôt rapatriés, elle s'embarquerait à Jilong pour regagner le Japon.

Lorsqu'elles décidèrent d'acheter cette maison, elles rencontrèrent une dernière fois la propriétaire. Celle-ci venait à peine de rentrer du temple shinto. Le visage amer, empreint de tristesse, elle s'était déjà démaquillée. Elle portait un kimono de couleur discrète fait d'une fine soie grise, orné sur le devant de motifs de fleurs semblables à des chrysanthèmes d'automne. Quand la mère de Wenhui annonça que sa fille s'installerait dans cette maison après son mariage, elle parut soudain émue, et son visage, si crispé jusque-là, se détendit peu à peu. Au moment de prendre congé des deux femmes sur le pas de sa porte, elle s'inclina lentement en avant. En cet après-midi de début d'automne les feuilles des arbres étaient agitées par le vent. Cette cour-

bette à angle droit, exécutée avec une souplesse plus grande encore que celle des roseaux de rivières, s'accompagna d'un compliment dit d'un ton chaleureux : « Eh bien, toutes mes félicitations pour votre prochain mariage. » Une brise caressait le visage blême de la veuve.

Le jour où il leur fit ses adieux au café, le professeur Sara, lui aussi, se redressa pour les saluer, puis, il resta silencieux devant son thé, le visage aussi terne qu'une affiche publicitaire pour le *rendan*³ froissée par le vent. Mais dans le regard que le vieil homme leur lança lorsqu'il repartit se lisait sa bénédiction.

Les cigales s'étaient tues. En ce crépuscule de fin d'été le silence régnait sur la ville. Les chaussures de caoutchouc des tireurs de pousse-pousse commencèrent à claquer dans les rues asphaltées, larges et luisantes.

Wenhui suivit du regard le pousse-pousse qui s'éloignait lentement. Ballottée, la silhouette du professeur vêtu de son complet en lin blanc lui parut soudain vieillie. Elle se tenait avec Tiemin sur le trottoir. En regardant la voiture disparaître au bout de la rue, ils sentirent sur eux la douce chaleur du soleil couchant.

Une fois, en buvant un verre, le professeur Sara avait déclaré, à dessein ou par mégarde :

« Tiemin est décidément un peu trop hermétique. »

Il voulait parler de la pièce en un acte du jeune homme, *la Fuite dans les nuages*, récemment parue dans *Littérature et Arts nouveaux de Taiwan*. À ces mots, Wenhui s'était souvenue d'une remarque que lui avait faite le professeur :

« Il vaudrait mieux pour vous être un peu plus pessimiste. »

Son optimisme devait être inné ou héréditaire, c'était ce qu'elle avait toujours pensé. Elle ressemblait à sa mère.

À la mort de son père, tout le monde s'était demandé comment cette dernière pourrait désormais mener sa vie, elle qui avait toujours été soumise et dépendante de son mari. Nul n'aurait songé que, telle une cigale se défaisant de sa chrysalide, elle s'envolerait d'elle-même vers le soleil du début de l'été. Sur les conseils des voisins, elle était devenue croyante. Après soixante-dix jours de deuil, elle avait commencé à fréquenter l'église.

Lorsque sa mère passait le pas de la porte et sortait dans la rue avec une bible des Adventistes du Septième Jour à la main, Wenhui sentait encore la maison tout imprégnée d'une atmosphère chaleureuse.

À présent, la vie suivait son cours, jour après

jour. La santé de Tiemin ne présentait pas d'amélioration notable.

C'est ainsi que, au cours de la deuxième année qui suivit son mariage, Wenhui s'aperçut qu'au fil de son existence agitée de garde-malade, son solide optimisme de jeune fille l'avait abandonnée peu à peu, et pour toujours.